

der les charges du Concordat, en ne gardant plus de cet acte que les clauses les plus restrictives de la liberté religieuse, ne dépendait plus seulement des tribunaux de la république, du jugement de l'opinion ou du vote des Chambres. Elle dépend de la puissance qui a signé le traité aujourd'hui menacé, sinon déjà violé.

L'intervention personnelle du Pape devenait nécessaire. Car les doctrines du gouvernement français relèvent désormais, non plus du droit civil ou de la morale publique, mais du droit des gens.

Telle est la gravité de l'aventure où le gouvernement de la république s'est engagé.

Nous méprisons cette politique infantine qui consiste à intimider la France avec l'épouvantail du Pape allié à l'Allemagne, à l'Autriche ou à l'Italie. Dire que le Pape compte actuellement sur la protection de la France, pour la revendication de ses droits temporels, c'est faire injure à la sagesse pontificale. Dire qu'il entrera dans les complots ourdis contre la France, si la France viole le Concordat, c'est faire injure à son cœur paternel. Dire qu'il se réfugiara alors dans les bras de l'Italie, c'est faire injure à son honneur.

Mais avertir la république française, qu'en méconnaissant les obligations contractées, elle commettra un acte contraire au droit des gens, c'est lui rendre un signalé service, à l'heure où elle est devenue un objet de méfiance pour toute les puissances du monde.

L'avenir qu'elle compromettra ainsi elle-même par la violation de sa propre signature, le crédit dont elle peut jouir dans les affaires étrangères, et les droits qu'elle peut tenir des autres traités internationaux, c'est la mettre en garde contre ses propres fautes.

C'est donc en ami de la nation française, en ami qu'il est et qu'il restera d'un peuple catholique et fidèle, que Léon XIII a fait entendre sa voix.

Il a prouvé qu'il savait s'abstenir de récriminations utiles. Lorsqu'il élève sa plainte c'est qu'il sait que sa plainte ne peut pas ne pas être entendue.

C'est qu'il sait qu'aujourd'hui la puissance pontificale n'est pas isolée ni méconnue, et que ses justes griefs ont un écho, partout où le droit des gens est encore respecté.—*Journal de Rome.*

Rubens et le peintre du cloître.

Par une magnifique matinée de mai, une fastueuse cavalcade suivait la route qui sort de Madrid du côté de l'est. A voir la richesse des costumes et la beauté des chevaux, on eût dit un cortège princier. L'un des cavaliers se faisait principalement remarquer par la somptuosité de ses habits, atténuée et, pour ainsi dire, éclip­sée par la distinction de sa personne, comme la matière l'est par l'esprit. Ses compagnons, au nombre de dix, tous plus jeunes que lui, se massaient en chevauchant à ses côtés, jaloux de recueillir les paroles qui tombaient de ses lèvres.

Quel était ce brillant cavalier qu'entouraient des cavaliers presque aussi brillants que lui? Était-ce un roi dont le prestige s'impose despotiquement?... Non. Mais le génie n'est-il pas aussi une royauté? Le génie ne portait-il pas, lui aussi, un sceptre dont les hommes subissent avec amour l'empire souverain?...

— Maître! dit Van-Dyck, où dirigez-vous notre promenade, ce matin?

— Patience! répondit Rubens en souriant, patience! mon Van-Dyck!... Si l'on ne m'a pas trompé, je vous ménage à tous une surprise!...

La troupe s'engagea bientôt dans un chemin de traverse, bordé de grands arbres formant une voûte impénétrable aux rayons du soleil. Au bout d'un quart d'heure

de marche, nos cavaliers débouchèrent sur un plateau découvert d'où l'œil embrassait une perspective admirable.

— Quel éblouissant paysage! s'écria Jacques Jordaens avec impétuosité.

Oh! la nature!... la nature!... voilà le grand maître!... dit Rubens d'un ton solennel.

— Oui, la nature... la nature et Rubens! ajouta Van-Dyck en jetant au maître un regard où se peignait son ardente admiration.

— Petit flatteur!... se contenta de répliquer le noble artiste avec distraction et l'œil perdu dans l'horizon immense. Puis, sortant de sa rêverie et s'adressant à tous:

— Mes amis, dit-il, voyez-vous entre la cime de ces arbres, surgir là-bas la pointe d'un clocher? Voilà le but de notre excursion matinale. Marchons!

Les cavaliers pressèrent le pas de leurs montures. Rubens était redevenu songeur, et les disciples, pieux courtisans du génie, respectaient le silence du maître.

A quoi songeait-il? Nous le donnons en cent à M. Courbet. Ah! dans ces temps moins éloignés de nous par la distance que par les mœurs, l'artiste n'acceptait pas le mandat de renverser les colonnes triomphales: c'était à d'autres négociations que s'employait le génie, quand on le priait de se faire ambassadeur!...

Nos cavaliers, arrivés à destination, après avoir attaché leurs chevaux aux solides barreaux d'une grille, avaient pénétré dans la chapelle d'un monastère. Alors c'était aux sources vives que les artistes puisaient leurs plus belles inspirations. L'homme alors, si grand qu'il fût par la renommée, se faisait gloire d'humilier son génie devant l'auteur de tout don parfait.

Rubens et ses compagnons s'agenouillèrent donc en entrant dans le saint lieu. Après une courte prière, le maître se leva et, faisant signe à ses disciples de l'attendre un instant, il alla droit au grand autel. En ce moment les religieux, après avoir récité l'office du matin, sortaient de la chapelle avec recueillement. Un seul d'entre eux resta après les autres, c'était le prieur. Abîmé dans l'oraison, il ne s'était pas aperçu de l'arrivée des étrangers...

— Oh! mes amis! s'exclama tout à coup Rubens, venez tous! venez et admirez avec moi!

En un clin d'œil, Jacques Jordaens, Van-Thulden, Van-Dyck, et quelques autres furent groupés autour du maître.

— Voyez, dit celui-ci en désignant d'un geste fiévreux une toile fixée au-dessus du tabernacle.

Les disciples restèrent comme frappés d'une vision éblouissante. Le tableau représentait la *Mort d'un moine*. On ne savait ce qu'on devait admirer davantage, de la majesté de l'ensemble ou de la perfection des détails, mis en relief par l'irréprochable hardiesse du dessin et la splendeur du coloris. Après quelques instants d'une muette contemplation:

— Quel est l'auteur de cette merveille? demandèrent quelques voix.

Cette exclamation collective accentuée par une impatiente curiosité que modérait à peine le respect du saint lieu, arriva comme un marmure confus jusqu'aux oreilles du prieur.

— Il y avait un nom au bas du tableau, dit Van-Thulden, mais voyez: on l'a soigneusement effacé.

— C'est vrai, répliqua l'impétueux Jordaens, quel est donc le pygmée qui a osé porter une main profane sur l'œuvre du géant?

Rubens, cependant, laissant ses disciples à leur indignation généreuse, s'était dirigé vers le religieux.

— Mon Père, dit-il en l'abordant avec une respectueuse vivacité et en désignant le tableau, de grâce, nommez nous l'auteur de ce chef-d'œuvre incomparable!